

Chapitre Général OCist 2015

P. Mauro-Giuseppe Lepori, Abbé Général OCist

Conférence de conclusion

SOYEZ SANS CRAINTE : VOUS VALEZ PLUS QU'UNE MULTITUDE DE MOINEAUX !

Chère Mère Abbessse et chers Pères Abbés Présidents,
Cher Procureur Général P. Lluc, cher Procureur émérite P. Meinrad,
Chères Mères Abbesses, Pères Abbés, Mères Prieures, Pères Prieurs
et tous les membres du Chapitre Général,

À la fin de ce Chapitre Général, je pense qu'il n'est pas nécessaire de répéter ou résumer ce que nous nous sommes dit, ce dont nous avons discuté et les décisions que nous avons prises. Je pense par contre qu'il est important de s'arrêter un instant pour réaliser ce qui s'est passé ces jours-ci, parce que c'est ce que nous devons emporter avec nous, transmettre à nos communautés et laisser fermenter comme un nouveau levain dans la pâte de notre Ordre.

Dieu ne nous oublie pas

Hier, dans l'Évangile de la Messe, Jésus nous disait : « Est-ce que l'on ne vend pas cinq moineaux pour deux sous ? Or pas un seul n'est oublié au regard de Dieu. À plus forte raison les cheveux de votre tête sont tous comptés. Soyez sans crainte : vous valez plus qu'une multitude de moineaux ! » (Lc 12,6-7).

Je ne sais pas bien pour quelle raison on vendait et achetait les moineaux à l'époque de Jésus ; probablement pour les manger ; donc, en soi, c'est paradoxalement dans une situation qui conduit à la mort que Jésus voit le signe le plus évident de la Providence de Dieu. Et quand Il dit que nos cheveux sont tous comptés, peut-être qu'Il pense aussi aux cheveux qui tombent... Dans l'Évangile selon Matthieu, Jésus insiste encore plus sur l'attention du Père envers ce qui est précaire : « Est-ce qu'on ne vend pas deux moineaux pour un sou ? Or, pas un seul ne tombe à terre sans que mon Père le veuille » (Mt 10,29).

Eh bien, nous avons tous tendance à toujours nous sentir oubliés de Dieu lorsque, pour une raison ou une autre, nous nous sentons défaillir, diminuer en nombre, en force ou en qualité. Alors le Christ met devant nous la réalité de l'Évangile, qui n'est pas différente de la réalité que nous avons toujours sous les yeux, parce que des moineaux, nous en voyons, et nous voyons qu'ils ne sont pas des oiseaux recherchés, et nous savons qu'au marché on peut les acheter pour pas grand chose parce qu'il y en a beaucoup. Et les cheveux aussi, nous les voyons tous les jours, au moins ceux des autres, et nous voyons qu'il est impossible de les compter, et qu'ils tombent facilement. Eh bien, cette réalité quotidienne devient réalité de l'Évangile, quand nous la regardons avec les yeux de Jésus, avec ses yeux plein de foi et de

passion pour le Père. Jésus ne pouvait pas regarder un moineau, ne pouvait pas regarder même un cheveu, sans penser au Père, sans se remplir du souvenir passionné de l'amour du Père. Et c'est précisément ce regard de Jésus qui nous révèle la réalité, toute la réalité, qui n'est pas tellement la réalité entière de l'univers, mais plutôt toute la réalité de l'univers en tant qu'illuminée par la Providence, par la miséricorde de Dieu.

Ces jours-ci, plusieurs fois s'est fait entendre parmi nous le rappel à la *lectio divina*, à la méditation de la parole de Dieu comme source de passion et de ferveur pour vivre notre vocation et notre mission. Au fond, toutes les pratiques de la vie monastique servent précisément à allumer, dans notre cœur et dans notre regard, le regard de Jésus qui nous révèle la totalité du visage de la réalité, de tout ce qui existe et de tout ce qui se passe. Et cela nous fait voir que la réalité, la vie, est belle, pleine de sens, parce qu'elle est tout entière embrassée par l'attention et la volonté du Père. Dieu ne nous oublie pas, Dieu ne nous laisse pas tomber sans que cela soit sa volonté, et donc un épisode mystérieux de son dessein d'amour sur nous et sur le monde. Et Dieu ne nous oublie pas, surtout quand nous sommes peu nombreux et sans valeur comme deux moineaux à 50 centimes pièce.

Leurs yeux s'ouvrirent

Je pense, et même j'ai vu avec vous, que ces jours-ci nous avons reçu le don de nous regarder les uns les autres et de regarder nos communautés et l'Ordre, avec ce regard évangélique du Christ. Et c'est précisément comme les disciples d'Emmaüs, dont « les yeux s'ouvrirent » (Lc 24,31) tout à coup pour reconnaître que Jésus était vivant et présent au milieu d'eux.

« Leurs yeux s'ouvrirent » : quelle expression bizarre, au fond. Habituellement, nous disons que nous ouvrons les yeux, c'est-à-dire que c'est nous qui décidons et voulons quand ouvrir les yeux. Au besoin nous disons que « nos yeux se ferment » quand nous avons sommeil, par exemple durant une conférence de l'Abbé Général. Mais normalement nous ne pensons pas que nos yeux puissent s'ouvrir tous seuls. Quand cela arrive, nous restons stupéfaits, parce que tout d'un coup la réalité se révèle à nous dans toute son intégralité, dans toute sa beauté, parce que nous la voyons en Dieu et remplie de Dieu, dans le Christ et habitée par Lui. Et nous comprenons que ce phénomène ne peut être qu'une grâce qui nous vient de Lui ; un phénomène que nous ne pouvons pas provoquer, mais seulement *reconnaître*, comme lorsqu'un enfant s'étonne face à quelque chose de beau. Nous l'avons souvent vu ces jours-ci sur le visage rayonnant de la petite Marie.

Ensuite, peut-être, Jésus semble disparaître immédiatement, et il nous semble que la réalité redevient comme avant. Mais désormais nous savons que la réalité « comme avant » n'est pas le vrai visage de la réalité, parce que nous savons désormais, même si nous ne l'avons vue qu'un instant, que la réalité est, en quelque sorte, pleine de Jésus, que Jésus illumine tout, que sa présence transforme tout. Imaginons combien l'apparition du Ressuscité a complètement transformé,

aux yeux des deux disciples d'Emmaüs, l'auberge où ils s'étaient arrêtés pour manger ! Et puis, en repartant vers Jérusalem, imaginons quel regard nouveau ils avaient sur le chemin qu'ils avaient déjà parcouru à l'aller ! Et la chose incroyable est que le retour par cette route, de nuit et sans Jésus pour les accompagner, était maintenant infiniment plus lumineux et plein du Christ que l'aller, qu'ils avaient fait de jour et avec lui. Parce que maintenant, ils avaient les yeux ouverts, et même «s'étant ouverts » à la lumière du mystère qui leur avait été révélé.

Au milieu de nous

Comme pour les disciples d'Emmaüs, cette révélation a eu lieu aussi parmi nous. Il aurait vraiment fallu avoir les yeux du cœur bandés pour ne pas la voir. C'est ce qui m'a étonné le plus et le plus souvent au cours de ce Chapitre Général : tout à coup, nos yeux s'ouvraient, et nous voyions le Christ au milieu de nous.

Nous le voyions au milieu de nous dans une unité soudaine et inattendue de jugement, de pensée, de désir de solidarité, de compassion mutuelle, ou envers la situation douloureuse de certaines de nos communautés ; dans la quasi-unanimité incroyable des votes sur des thèmes longuement discutés sur lesquels nous nous croyions divisés ; dans la miséricorde les uns envers les autres, désireuse de comprendre nos différences, et même heureux d'être si divers dans la culture, le style, la sensibilité, car nous voyons qu'avec tout cela, Dieu exécute dans l'Eglise une symphonie dont lui seul a la partition...

Nous avons vu la présence du Christ au milieu de nous dans la liberté avec laquelle P. Meinrad s'est démis de sa charge de Procureur général assumée depuis vingt ans, mais aussi dans la disponibilité généreuse avec laquelle P. Lluc l'a acceptée.

Nous l'avons vu dans le service généreux de tous ceux qui, en plus d'eux deux, ont organisé et aidé ce Chapitre Général : Agnese, Piotr, Elia, P. Galgano, Sr. Aline, Sr. Marina, P. John, P. François, Annemarie, Fr. Tobias, P. Coelestin, et ceux qui ont traduit les textes... Tous généreux et rayonnant la joie de servir !

Nous avons vu le Christ au milieu de nous dans nos hôtes, dans leur parole, ou plutôt dans leur témoignage. Et évidemment dans ceux d'entre nous qui ont préparé les rapports et ont étudié et exposé les thèmes que nous avons discuté. Le Saint-Esprit a fait cela parmi nous, l'Esprit Saint a incarné le Verbe parmi nous, comme en Marie.

Rendre témoignage

C'est ce dont nous avons à témoigner, et c'est avec ce désir de témoigner que nous devons retourner à nos communautés, que nous devons revenir à notre ministère quotidien. Après sa manifestation aux disciples d'Emmaüs, Jésus a disparu, non pour être absent, mais pour que le signe certain et lumineux de sa présence soit les deux disciples eux-mêmes.

Nous aussi, en rentrant à la maison, nous retrouverons nos communautés comme nous les avons laissées, dans certains cas plus petites et plus fragiles, comme Thyrnau où deux Sœurs sont décédées au cours de ce Chapitre, ou Wilhering qui a perdu hier un Père. Mais c'est précisément à nos communautés, avec tous leurs

problèmes et difficultés, que le Seigneur nous envoie pour témoigner que ce n'est pas un rêve qu'Il apparaisse, que ce n'est pas un rêve qu'Il soit parmi nous, que ce n'est pas un rêve ou une utopie qu'Il sache transformer de façon si surprenante la réalité misérable de notre vie, de nos rencontres, de nos pensées, de nos sentiments, de nos paroles.

Il ne s'agit pas tant ou pas seulement de raconter ce que nous avons vécu ensemble, parce que peut-être ils ne nous croiront pas et diront que c'était une illusion, un mirage collectif, ou même, comme après la Pentecôte, que nous étions « ivres de vin doux », celui des collines romaines (Ac 2,13). Et nous-mêmes aussi, au fil des jours et des semaines, nous commencerons peut-être à penser à ces jours comme à un beau souvenir du passé, et donc comme à un phénomène qui ne se renouvelle pas dans le présent de notre vie quotidienne. Mais le témoignage chrétien n'apporte pas aux autres seulement un souvenir ; il apporte une expérience qui se passe maintenant, qui se renouvelle chaque jour, chaque instant, parce que c'est l'expérience de la présence parmi nous du Seigneur ressuscité qui nous parle et agit.

Ce dont nous devons faire notre trésor est cependant le fait que, si le Seigneur nous a fait faire cette expérience ces jours-ci, Il nous l'a faite faire justement en soulignant certains éléments essentiels de la vie chrétienne que nous devrions essayer de ne pas perdre en partant d'ici.

Tout d'abord, l'importance de la communion fraternelle entre nous. Nous en avons grand besoin, nous les supérieurs en particulier, précisément parce que nous sommes envoyés pour tenir compagnie, pour accompagner, nos frères et sœurs. Qui s'isole, qui s'éloigne, qui croit qu'il peut y arriver tout seul, peut-être avec l'orgueil de savoir faire mieux que les autres, tôt ou tard se perd, et sa communauté avec lui.

Une communion entre nous qui nous rend plus attentifs au Seigneur présent au milieu de nous, et qui ensuite partage son amour, sa Parole de vie éternelle, son pardon, sa joie humble et rayonnante. Une communion entre nous donc qui continue dans la prière les uns pour les autres et de chacun pour tous. Une communion entre nous qui demeure attentive, veillant sur le frère, la sœur que nous sommes les uns pour les autres. « Suis-je le gardien de mon frère? » (Gn 4,9). Oui, nous le sommes ! Nous devons l'être, nous devons l'être entre nous. Et certainement nous repartons d'ici avec un certain remords, parce que nous n'avons pas pu ou voulu être vraiment attentifs à la fatigue et aux difficultés que certains, et peut-être beaucoup, vivent dans leur communauté. Parmi nous il y a certainement des supérieurs et supérieures qui auraient désiré plus d'attention, plus d'écoute, plus d'aide. Mais j'espère que tous perçoivent au moins que durant le Chapitre Général a commencé pour chacun d'entre nous un processus de vie dans le temps qui vise à ne laisser seul aucun supérieur, et donc aucune communauté. Mais nous serons responsables devant Dieu de ne pas étouffer par négligence, paresse ou peur de perdre la vie, les processus de communion que l'Esprit commence en nous et entre nous.

N'ayez pas peur

Au fond, le Christ nous demande de travailler sur un seul point pour permettre au don incroyable de sa présence et de sa lumière au milieu de nous de ne pas s'éteindre : Il nous demande de ne pas avoir peur. « Ne craignez pas : vous valez plus que beaucoup de moineaux ! » (Lc 12,7).

Je ne vous cache pas que dans les semaines qui ont précédé le Chapitre Général, j'y pensais avec crainte. J'avais peur de ne pas être prêt, je craignais les désaccords possibles, la résurgence des conflits passés avec tel ou tel membre du Chapitre, j'avais peur qu'il soit trop court ou trop long, je craignais la fatigue qu'il représentait pour moi et les autres organisateurs, les résultats des votes et des élections... En somme, j'avais peur d'un fantôme de réalité, c'est-à-dire une réalité dans laquelle je ne laissais pas de place à la présence et à l'œuvre de Dieu au milieu de nous. La peur est l'oubli du Père, de sa miséricorde et de sa tendresse envers nous, envers tous.

La peur est aussi un moyen de refuser un chemin de fraternité et d'amitié avec son « ennemi ». Dans le Christ, ce qui triomphe de la crainte de l'ennemi n'est pas la force de le vaincre, mais l'humilité de nous laisser réconcilier par Dieu avec notre frère, notre sœur. Parfois, nous ne progressons pas dans la vie de communion parce que nous craignons la grâce de la réconciliation plus que l'ennemi lui-même. Nous craignons de nous trouver engagés par Dieu, par le don de la grâce, à devenir les amis de nos ennemis. Parce que les ennemis restent loin de nous, alors que l'ami fait partie de notre vie. Oui, dans les communautés et entre supérieurs de l'Ordre, souvent on ne prie pas pour la réconciliation parce que nous savons que c'est la prière que Dieu exauce toujours, et s'Il l'exauce, alors l'autre qui était hostile devient notre familier et nous ne pouvons plus nous débarrasser de lui.

Accueillir la réconciliation est la nécessité la plus ardente de l'humanité, du monde d'aujourd'hui. Par conséquent, qui se laisse réconcilier avec l'autre renouvelle le monde entier. Et le fait que la réconciliation et le pardon soient une grâce que Dieu veut nous faire, nous en rend encore plus responsables.

Une expérience de communion comme celle que nous avons faite ces jours-ci, nous libère de la peur de devenir vraiment amis et frères et sœurs les uns des autres, et cela donne un commencement au processus de vie le plus beau et le plus fécond que le Christ ressuscité puisse provoquer en nous et entre nous.

Alors, pardonnez mes craintes, pardonnons-nous les craintes que nous avons les uns des autres, et continuons notre chemin de plus en plus ensemble, priant de tout cœur les uns pour les autres !

Je rends grâce à Dieu et à vous pour ces jours-ci, bon retour à... Jérusalem, où Jésus vous apparaîtra encore et encore, et saluez et embrassez de tout cœur de ma part tous vos frères et sœurs !

*Fr. Mauro-Giuseppe
Abbé Général*